

# On cause du mariage de Jean-Louis

Autor(en): **Woelfli, F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 10

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225159>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Tu vois bien qu'ils te font marcher et qu'ils sont bien d'accord avec toi !

— Bien d'accord, bien d'accord ! On n'a qu'à voir l'ouvrage qu'ils vous sortent, les jeunes de maintenant ! Ça ne pense qu'au « fotebal » et au cinéma, mais pour le reste !... Ah ! pour vous promettre monts et merveilles, ils sont un peu là, ça ne leur coûte rien ! Mais quant à tenir... vous pouvez courir longtemps ! Un exemple ? Tenez cette affiche qui est là (il nous montrait un carton portant l'avis bien connu : travail prompt et soigné, eh bien ! tout le monde en colle une sur sa porte, mais pas un seul qui essayerait de lui faire dire la vérité !

Dans le quartier, tout le monde connaissait François pour un excellent cordonnier, et le travail ne lui manquait pas. Il était fier de tenir les promesses de sa pancarte ! Aussi, quelques-uns d'entre nous parmi les plus malins, décidèrent de lui jouer une farce.

Ils découpèrent un carton semblable à celui qui était en montre et le lui substituèrent adroitement. Il était semblable à l'ancien quant à la forme... mais le texte annonçait à qui voulait le lire :

*Travail modéré  
Prix soignés*

Pendant deux ou trois jours, les gens s'attroupaient devant l'échoppe, riaient, interpellaient ce brave François qui n'y comprenait rien :

— Alors, François ! On lutte contre le chômage ! Tu as raison, mon vieux, on en fait toujours trop !

Nous lui demandions :

— Qu'est-ce qu'ils te veulent, tes voisins ?

Il levait les épaules, et répondait, dédaigneux :

— Bien faire et... laisser braire !!!

Un matin, la pancarte disparut. Comme d'habitude, on vint faire notre petit bout de causette, un peu anxieux de la réaction de notre brave ami.

— Salut, François, comment ça va ?

— Salut, mon vieux, ça va, ça va !

Et il se mettait à siffler tout doucement, donnant toute son attention à un ressemelage.

La situation était pénible. On ne pouvait pas rester ainsi à ne rien se dire. Alors, le grand Louis, qui avait monté l'affaire, s'avança la main tendue :

— Allons, François, sans rancune, hein !

Et François, une larme à l'œil, tout ému de notre repentir, sentit fondre sa rancune, pas bien profonde.

— Eh bien, n'en parlons plus ! Mais vous me faites de rudes gosses !

— T'en fais pas, mon vieux, on va se racher ! Viens avec nous boire un verre, ça te donnera du cœur au ventre !

Et voilà toute la bande qui entraîne François et te l'assied devant un litre de blanc !

Mais ce pauvre François n'avait pas essuyé tous les crève-cœurs : Mis en joie par quelques rasades, il commença à nous parler de son rêve qui allait bientôt se réaliser, grâce à quelques économies.

Tout le monde le connaissait son rêve ! Et on le « chinait » sans qu'il le prenne de mauvaise part. Il aimait tellement qu'on lui en parle ! Alors il se plaisait à vous dépeindre ce que son imagination lui suggérait.

— Représentez-vous ce que ça doit être de se sentir enlever dans l'espace, de voir les maisons, les gens tout-petits et le lac, et les montagnes !

— Ah ! mon vieux, et l'accident si facile ?

— Mais non ! des blagues tout ça, avec les avions qu'on construit maintenant, on est aussi sûr que dans son lit ! Ah ! rien que d'y penser, j'aimerais y être déjà !

Jamais il n'aurait crû que son rêve allait s'accomplir si tôt !

(A suivre.)

Benj. Guex.

Cruel. — Lui: Ma chère, tu vas être obligée de te remettre à faire la cuisine.

Elle. — Pourquoi donc ?

Lui. — Le médecin assure que je mange trop.

#### NOTES DE FRAIS

*Qu'en été, chaud comme au tropique,*

*Le soleil nous brûle, c'est bien.*

*Mais qu'en hiver le froid nous pique,*

*Nous nous insurgeons, oh combien !*

*Notre baromètre en détresse*

*S'affaiblit, d'instant en instant,*

*Voici quelque chose qui baisse*

*Et nous ne sommes pas contents.*

*Sous la neige au flocon gracile*

*Nous avons, dans un blanc décor,*

*Les sports d'hiver, à domicile,*

*Et cela nous déplaît encor.*

*Chacun de nous, les mains gelées,*

*Trouve en sortant de sa maison,*

*La Promenade des Onglées...*

*Et l'on se plaint de la saison !*

*Le givre expose à la fenêtre*

*De blanches fleurs tous les matins,*

*Mais nous les faisons disparaître*

*Avec des cris de Philistins.*

*Cependant que la bise joue*

*Sur la peau fraîche des tendrons,*

*Elle remplace sur leur joue*

*Les jards aux rouges escadrons...*

*Vous voyez que l'on peut défendre*

*Une cause, avec ses méfaits,*

*Mais c'est une cause, à tout prendre,*

*Qui comporte de chauds effets !...*

P. M.

#### DES NOUVELLES RASSURANTES

**L**A grippe exerce partout ses ravages. Rassurez-vous. La double pneumonie couche bien des gens dans leur lit. Rassurez-vous. La bronchite réduit à l'inaction bien des hommes et des femmes. Rassurez-vous. Le coryza incommode des multitudes et fait risquer la sinusite. Rassurez-vous.

Rassurez-vous, car on ne meurt plus si facilement aujourd'hui qu'autrefois.

Les statistiques nous apprennent en effet, que la durée moyenne de la vie était, voici deux siècles, de 28 à 29 ans.

En 1789, l'homme vivait en moyenne 32 ans; vers 1825, c'était 37 ans; en 1856, ce fut 40 ans. Et actuellement la vie moyenne d'un homme est de cinquante ans.

Vous voyez que tout va bien pour l'espèce humaine. Elle gagne actuellement sur la mort 20 ans par siècle et en se basant sur les statistiques, il n'est pas difficile de prévoir qu'en l'an 2233 on vivra couramment jusqu'à l'âge de 110 ans.

En l'année 2733, les hommes de 200 ans ne seront pas plus rares que ceux de 50 aujourd'hui.

Oui, mais les statistiques sont-elles exactes ?



#### ON CAUSE DU MARIAGE DE JEAN-LOUIS

**D**EPUIS le printemps dernier, on savait, par le village, qu'un mariage se mijotait sérieusement entre Jean-Louis, fils unique de Sami Perrotzet, l'ancien syndic, et la Fanchette aux Brailloud, de la Greubenette. Pourquoi pas, après tout ? Les deux familles se valaient, à peu de chose près, sauf que les Brailloud n'ont jamais eu de syndic dans leur parenté, pas même un assesseur. Chez les premiers, deux ou trois poses de terrain de plus que chez les autres qui, eux, avaient peut-être trois ou quatre têtes de bétail en plus, pour faire la contre-partie. On disait aussi que le domaine des Brailloud n'était pas franc d'hypothèque, mais que, par contre, il y avait de belles espérances ; une tante du côté de la mère Brailloud, veuve

d'un notaire et pas bien solide de santé. Elle allait sur ses septante ; ses picaillons devaient bien aller dans les huitante à nonante mille et reviendraient tout droit à sa nièce, la Fanchette.

Or, voilà que ce mariage était affiché à la maison-de-ville. C'était donc une affaire décidée, cette fois. Ça faisait causer, le soir, à la laiterie. Même qu'au jour de la lessive de la femme au syndic, on le savait déjà, à ce qu'il paraît. Les langues avaient de quoi s'aiguïser.

— Feront-ils au moins une noce un peu de sorte ? disait l'Elise au maréchal, chez l'épicière.

— Pour ce qui est des Perrotzet, ils ne sont pas regardant à la dépense ; du reste, ils ont de quoi. Du côté des Brailloud, ça sera déjà plus dur. La mère est joliment peignette et François, le frère de Fanchette, veut être dragon. On sait ce que ça coûte, mais pas ce que ça rapporte.

Mademoiselle Elodie, l'institutrice, à la dernière séance de la société de couture, avait aussi dit son mot.

— Y en a un qu'on ne verra pas à la noce, c'est l'Auguste à l'assesseur, qui étudie par Lausanne. A-t-il assez tourné autour de la Fanchette, depuis l'école déjà ! Mais ça n'a rien donné parce que ses parents étaient en bisebille, depuis longtemps, avec les Brailloud, rapport à un héritage où ils n'ont pas eu leur part, à ce qu'on dit.

Tout de même, c'est pas croyable ce qu'un mariage peut faire causer, dans un village. C'est comme un incendie qu'on ne sait pas comment le feu a pris. Il y en a toujours qui veulent en savoir plus long que d'autres. Pour des deux qui allaient se mettre la corde au cou, on en disait autant de bien que de mal, suivant qu'on était plus ou moins bien partagé, quand l'une ou l'autre des deux familles faisait boucherie. Un ou deux atrioux de plus ici, un peu moins de saucisse à griller par ailleurs, ça suffisait pour faire monter ou descendre la balance. La femme à Marc-Abram de la Poste avait de l'estime pour Jean-Louis parce que son fils, l'Albert, était son sergent, au service et que le jeune Perrotzet avait toujours de quoi payer un litre ou deux aux copains de la chambrée. Il n'était pas regardant ; donc, c'était un bon type.

La Lucie de la « Croix Blanche », par contre, trouvait que ce taborniau de Jean-Louis avait bien de la chance de pouvoir entrer dans une famille comme les Brailloud. Madame la régente, en sortant du sermon, avait confié en secret à la tante Françoise, la marraine de Fanchette, que si l'Adèle au notaire Planchet avait voulu, elle n'avait qu'à dire oui, pour être Madame Perrotzet, mais qu'elle avait ses raisons pour rester fille, pour le moment.

Pour la Fanchette, les langues y allaient bon train aussi.

— C'est une bonne travailleuse ; ça, il faut le lui laisser. Mais... pour ce qui est de la « joliveté », ma foi, il ne fallait pas être trop exigeant. Jean-Louis aurait pu trouver mieux. Et avec ça, elle est toujours fagotée comme une pauvre que n'aurait que la vente de la dent-de-lion et du rampon, pour vivre.

L'Alfred à David, l'inspecteur, qui est portej dans les pompiers, laissait à entendre, l'autre soir, au « Café du Raisin » que la Fanchette lui avait « couraté » après, assez longtemps et que, s'il avait voulu... Lydie, la petite couturière qui va quelquefois en journée chez les Brailloud, trouvait que ce mariage était bien assorti.

— Jean-Louis n'a pas inventé le fil pour couper le beurre et sa future est bête comme une oie. C'est tout juste si elle sait donner aux poules, soigner un carreau de branlette et porter les « quatre heures » aux hommes, pendant les foins. Il n'y avait guère que l'épicière qui ne disait ni du bien, ni du mal des futurs époux.

— Il faut d'abord les laisser revenir de chez le pétabosson et de l'église. Ils veulent assez savoir s'arranger sans que tout le monde s'en mêle. C'est pas des phénomènes, ni l'un ni l'autre. Ils sont du gros tas, voilà. Mais ils paraissent s'aimer joliment ; c'est déjà quelque chose.

Les parents ne les laissent pas partir sans rien. Ils vont prendre le petit domaine de la veuve Cruchet, vers l'ancien moulin. Ça fait que... il faudra les voir à l'ouvrage et en recauser dans une paire de mois.

Là-dessus est venu le « Comptoir ». Encore un prétexte pour les hommes d'aller boire des verres par Lausanne et de se ramener sur le tard, avec l'espoir que leurs pauvres épouses se lèveraient de bonne heure, le lendemain, pour leur faire des camomilles. C'est du moins l'opinion de la mère Perrotzet qui n'aime pas beaucoup cette invention revenant chaque année, en septembre. Ce qui la console pourtant un peu, c'est que, cette année-ci, leur taureau a eu le premier prix. Les Brailloud n'ont eu qu'un diplôme pour leurs pondeuses noires. Et puis, ça a suffi pour que les gens du village s'occupent de nouveau de leurs propres affaires, au lieu de perdre leur temps à se mêler de celles des autres.

F. Waelfli.

(Tous droits réservés.)

P. S. — Un prochain article parlera du mariage et du repas de nocé.



MARCHE !... ON TE SUIVRA ! 10

Dilatés, les yeux de Tintinet se braquèrent sur un point du grand pré bosselé. Là, méprisé, gisait l'homme qui s'était ôté la vie. Or cet homme l'avait aimée, la vie ; il avait eu des rires éclatants, des ripostes sonores, de beaux matins joyeux, des soirées de bamboche, et aussi de longues journées de travail sur les grandes routes. Le cantonnier Foularoud, qui ne l'avait connu ! lui, sa pipe culottée, ses bottes, sa casquette crasseuse, ses gros pouces luisants de soleil et de crasse... Visionnaire, les mains enfoncées dans le mur, Tintinet voyait le dos rond son ennemi, ses jambes cagneuses, sa bouche gouailleuse... Ah ! comme ils s'étaient haïs, ce pauvre aux récits épiques, ce riche aux mots secs ! Mais la haine de Foularoud avait été comme toute sa personne, impratique et cocasse, dissipée en discours d'auberge, alors que celle de Tintinet avait eu la violence des sentiments cachés, la froide dureté des plans longuement mûris.

Tintinet se rassurait lui-même. Verser de l'eau dans le lait de Foularoud, qu'était-ce, sinon une farce?... Est-ce qu'on se pend pour ça?... Un fou de moins. La belle affaire !... Ah ! il était bien mort !... Rien ne remuait sous le tas de terre. Pas un bruit. Alors, cette voix, c'était de la bêtise, une faiblesse d'homme qui s'abandonne... Vraiment cette comédie avait assez duré. Le printemps était de retour, avec le printemps des gros travaux pour lesquels il faut de bons bras et une intelligence claire. Tintinet se retrouvait enfin, fidèle à lui-même. Et il s'éloigna, cuirassé de dureté, rasséréné, puisque Foularoud restait au cimetière.

Comme Tintinet verrouillait sa porte, la voix soudain, cria dans le corridor sonore : — *Jusqu'au jour où tu périras de honte !... Et ça arrivera... Où fuir ?... Sa lampe à la main, en hâte, Tintinet descendit à la cave dont les escaliers s'offraient. Cette cave contenait un tas de pommes de terre, des outils, un tonneau ventru. C'est à ce tonneau que Tintinet en voulait. Il emplit de vin un pot et but jusqu'à ce qu'il n'en pût plus. Puis il remonta, hébété, trouvant les marches mal taillées, les portes immenses, les ombres capricieuses. Il se coucha. Une chanson tenace bourdonnait sous son crâne. Était-ce le vent ? C'était la première fois que Tintinet se trouvait ivre et cela lui paraissait extraordinaire.*

Le lendemain de ce jour-là, il plut très fort. Les ourlets de neige fondirent au pied des haies et il n'en resta qu'un peu au nord de l'école. Les champs détremés, attendaient les graines. Tintinet et son domestique Jean chargèrent de fumier une lourde charrette. Puis, à pas lents, les essieux de la charrette criant, ils se rendirent à Prazbioud. L'instinct travailleur de Tintinet reprenait le dessus. Il sentait la sève monter et un grand désir le prenait d'engraisser la terre. Sans mot dire, les deux hommes, à coups de fourche, étendirent sur la terre nue le fumier qui fumait très court et très dru une buée que la brise chassait du côté des bois.

Pour revenir, il fallait passer devant la maisonnette de la mère Foularoud. De ses basses fenêtres, la femme avait tout vu. Elle colla sa face étroite aux carreaux sales et regarda venir César Tintinet, l'homme vivant qui possédait le pré de son mari mort. Comme s'il eût été piqué par une guêpe, Tintinet se retourna, ses épaules barrant le ciel d'une ligne opiniâtre. Et il dit, d'une voix douce qu'on ne lui connaissait guère :

— Il te faudra mener le cheval au forgeron, Jean. Il boîte bas.

— Si Ulysse voyait ça !... répondit la mère Foularoud derrière sa fenêtre.

Elle n'y voyait pas bien clair, dans son âme, cette mère Foularoud. On avait placé son argent, ses enfants, quelques-uns assez loin ; elle-même continuait ses journées ; la chèvre, Dieu voulant, aurait bientôt le cabri... Ça ferait toujours quelques sous. A force de raccommode, de s'user les ongles, on arriverait bien à nouer les deux bouts... Elle ne raisonnait pas plus loin. Car comment s'y prendre pour savoir au juste si Ulysse avait baptisé son lait ou non ?... Mais, pourtant, la présence de César Tintinet sur le pré de Prazbioud buvait le sang de la mère Foularoud.

Puis, ce fut avril. Au village, autant février est lent à passer, autant mars est laid, autant avril éclate dans le ciel. Il naît des fleurs, des papillons, il éclôt de la gloire sous les rayons du soleil. Prazbioud, d'abord, donna des primevères, puis des violettes, puis des fumeterres au parfum de miel. Enfin ce fut la houle légère des tiges vite épaissies par une herbe drue. C'était beau. Tintinet pouvait être content.

Pourtant, il n'était pas content du tout. Et souvent, le soir, conduit par la force qui, déjà, l'avait empoigné à l'épaule, il s'accoudait au mur du cimetière. Certaine fois il vit approcher un couple d'amoureux tendrement enlacés et s'enfuit comme un perdu.

Ah ! comme Tintinet, poursuivi par la voix, se sentait étrange, hors la loi maniaque, tourmenté par des puissances sataniques ! Le jour, il vivait la vie, parce qu'il fallait la vivre ; il y apportait même une habileté de comédien, se montrant pratique, entendu, serré en affaires, comme par le passé, habile à dénouer les difficultés. Mais, la nuit tombée, la « tournée » à la iaiterie faite, le repas pris, les lampes allumées, puis éteintes, il sortait de chez lui, vrai somnambule, allant à son secret. Un sentiment d'inconscience réparation le poussait maintenant à visiter l'isolement du mort. Peut-être parviendrait-il à le calmer ?...

Et tandis qu'il demeurait assis dans les hautes herbes, sous les lilas fleuris, un dialogue muet, nerveusement poussé, s'engageait :

— Pourquoi viens-tu me déranger ?

— Je viens ici parce que cet enclos est plein de paix ; parce qu'ici, seulement, je n'entends pas tes atroces menaces.

Un grillon chantait dans l'herbe. Et le dialogue se poursuivait.

— La paix?... Si tu crois qu'elle veut de toi !... Pends-toi !... Après tu auras la paix, si tu y tiens.

Tintinet aimait à se faire répéter ces paroles étranges. Il trouvait ce conseil bon. Car il sentait battre dans sa poitrine un cœur incurablement revêche, dur. Jamais il ne donnerait de l'argent. Jamais il ne ferait du bien. Et il ne

pouvait plus toucher une corde sans frémir d'un atroce frisson.

Un jour, un municipal mourut. Il était vieux. On vota. Et Tintinet fut élu. On devait cet honneur à sa richesse, à son intelligence. Ayant confectionné un grand gâteau, la Louise alla confier son indignation à l'épicière :

— Pensez donc !... Quand il a appris sa nomination, il a enfilé ses salopettes et il est allé traire ses vaches. Trouvez-vous ça tant convenable ?... On aurait dit qu'il se cachait... Et le gâteau que je lui ai servi au souper, il a déclaré tout sec qu'il était trop sucré... Je vous assure qu'il devient extravagant, sombre, renfermé. Comme une araignée qui le rongerait... Le soir, il file à travers prés. Avant, le cœur lui avait démenagé dans l'intelligence... Maintenant, il semble que l'intelligence démenage aussi... N'empêche que ça donnera un bon municipal, parce qu'en affaires, il s'y entend !

Tintinet accepta sa nomination. Non sans chagrin. Car il est lourd de penser que les électeurs vous tiennent pour un des meilleurs, et de se connaître.

La nuit qui suivit le vote, Tintinet veilla, réfléchissant au moyen de chasser l'obsession qui le poursuivait. Devait-il se mettre à boire ?... Non. Tomber au niveau d'une brute lui répugnait... Se marier ?... Non. Le voisinage et le papotage d'une femme lui eût été insupportable. Il était de ces hommes qui devaient seuls leur peine et restent seuls dans la vie... Alors, il reprenait de point en point, pour la centième fois, le litige entre Foularoud et lui, ne réussissant pas à se donner tort, ravivant sa haine. Il le fallait. Car chaque nuit, Foularoud devenait plus obsédant. Jamais il ne répondait aux attaques, jamais il ne ripostait à un juron. Mais il était pourtant là, et il disait, presque compatissant : — Tu souffres ?... Moi aussi j'ai souffert... Pends-toi !... il n'y a que ça, vois-tu, pour avoir la paix...

Et un mot, dont la grandeur terrible a traversé les siècles, hantait Tintinet : *Oeil pour œil ! Dent pour dent !... Ne se cachait-il pas là-dessous, une profonde justice ?... Un Dieu muet ne se tenait-il pas tapi, dans l'éternité, afin de frapper les hommes avec les armes dont ils se sont servis ? Et Tintinet se retournait sur sa couche... Trois heures sonnaient à la grosse cloche de l'église, qui disait, elle aussi : *Oeil pour œil !... Et la cloche argentine de l'école répondait : *Dent pour dent !...***

(A suivre).

Benjamin Vallotton.

Pour la rédaction  
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

UN TRÉSOR

Vous gâchez un trésor en négligeant vos yeux ! Soignez les donc avec **Nobella**, le fameux Gollyre du Dr Nobel, fortifiant par excellence pour la vue, eau merveilleuse pour les yeux faibles, fatigués, irrités, enflammés. Nobella les soulage, les conserve clairs et forts. Son effet est surprenant. Prix fr. 3.50. Expédition immédiate par Pharmacie **Engelmann**, 36, rue de Chillon 36. **Territet-Montreux**.



TREUTHARDT

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24.549